

En SCÈNE

Lieux de spectacle en Île-de-France 1910-1940

Sommaire

3 **Préface** de Valérie Pécresse, présidente de la Région Île-de-France

8 LA RÉVOLUTION DE VELOURS DES SALLES DE SPECTACLE (1910-1940)

- 9 **Le théâtre en France, d'une avant-guerre à l'autre**, Jean-Claude Yon
- 15 **Derniers éclats du « cérémonial du théâtre » et rêves d'« hémicycles fraternels » : l'architecture du spectacle en Ile-de-France de 1910 à 1939**, Julie Faure
- 29 **Entretien avec Joseph Abram : les frères Perret et l'architecture des salles de spectacle**
- 33 **Architecture et acoustique : les salles parisiennes au centre du débat**, Simon Texier
- 39 **Décors spectaculaires et théâtralité des espaces : Ruhlmann, un maître de la mise en scène**, Julie Faure

48 REGARDS D'ARTISTES

- 48 **ROBERTO ALAGNA**
- 49 **CAROLYN CARLSON**
- 50 **ALEXIS MICHALIK**
- 51 **RENAUD CAPUÇON**

52 LEVER DE RIDEAU

56 SALLES DE CONCERT

- 56 **Théâtre des Champs-Élysées**. « La scène à faire est faite »
- 62 **Salle Pleyel**. « Un évènement capital de l'histoire de l'Architecture »
- 68 **Salle Cortot**. « Le mur derrière lequel il se passe quelque chose »

74 THÉÂTRES

- 74 **Théâtre municipal de Fontainebleau**. Un théâtre à l'italienne répondant « aussi bien aux besoins de la population qu'aux *desiderata* de la villégiature »
- 76 **Théâtre des Nouveautés**. « Pompéi [...] ressuscitée dans un cadre souterrain qui lui sied à ravir »
- 80 **Théâtre Daunou**. « Le dernier cri de l'élégance que l'esprit d'une artiste puisse rêver »
- 84 **Théâtre de la Michodière**. « Un théâtre de chez nous »
- 88 **Théâtre des Capucines**. « Les Capucines sont mortes, vivent les Capucines » !
- 92 **Théâtre Saint-Georges**. « Un théâtre vraiment moderne d'un magicien plein d'imagination »
- 96 **Théâtre de la Porte Saint-Martin**. La « gaieté » répondant à la « sécheresse architecturale » des cinémas
- 100 **Salle des fêtes du Pecq**. Un balcon sur la Seine
- 102 **Théâtre national de Chaillot**. « Le Normandie des Théâtres de Paris »

110 CINÉMAS-THÉÂTRES

- 110 **Grand Rex**. « Une salle atmosphérique américaine, où tous les spectateurs ont le nez en l'air »
- 116 **Eldorado**. Un « nouveau palace édifié par un jeune architecte de talent dans un record de vitesse »
- 120 **Théâtre de Bligny**. Quand l'art devient thérapie...

124 CABARETS MUSIC-HALLS

- 124 **Théâtre Mogador**. Un immense music-hall londonien
- 128 **Le Palace**. Le roi des nuits parisiennes
- 130 **Moulin-Rouge**. « Le phénix va renaître de ses cendres »
- 136 **Théâtre des Deux Anes**. Salle « humoristique nous distrayant comme le chansonnier »
- 140 **Folies Bergère**. Un « miracle moderne »
- 144 **Théâtre des Menus Plaisirs**. Jamais yacht ne mérita si bien son nom

148 SALLES DES FÊTES

Paris

- 148 **Salle des fêtes de l'Avenir du Prolétariat**. « Loin des bruyantes manifestations du théâtre des Champs-Élysées »
- 150 **Salle des fêtes de l'hôtel Potocki**, siège de la Chambre de commerce et d'industrie de Paris. « Aménager une salle des fêtes moderne dans une architecture [...] Louis XIV et Second Empire »
- 154 **Salle Lénine (Solaris)**. Un espace culturel pour « la plus belle des coopératives de Paris »
- 156 **Salle des fêtes du Cercle militaire** : « Une si heureuse harmonie »
- 158 **Mairies parisiennes**. Des « ensembles qui feront honneur à notre époque »
- 160 **Salle des fêtes du palais de la Porte Dorée**. Consécration du « renouveau de la fresque »

Île-de-France

- 168 **Issy-les-Moulineaux**. « Le type d'un programme d'urbanisme moderne »
- 172 **Hôtel de ville de Puteaux**. La pièce maîtresse de la « maison du citoyen »
- 176 **Hôtel de ville de Vincennes**. « Une merveille qui mérite d'être connue »
- 180 **Hôtel de ville de Cachan**. Une modernité affichée
- 182 **Salle des fêtes de l'hôtel de ville de Poissy**. « Une immense salle de théâtre aussi moderne qu'agréable »
- 186 **Salles des fêtes des cités-jardins**. Disséminer les « demeures de la joie pure et de la saine distraction »

192 THÉÂTRES DE VERDURE ET AUDITORIUMS

- 192 **Couilly-Pont-aux-Dames**. Un portique athénien pour Cyrano !
- 196 **Conque de Nanterre**. « Un splendide auditorium exemplaire »
- 198 **Auditorium du square Sarah Bernhardt**. Un « juste hommage rendu » à la célèbre tragédienne

200 ANNEXES

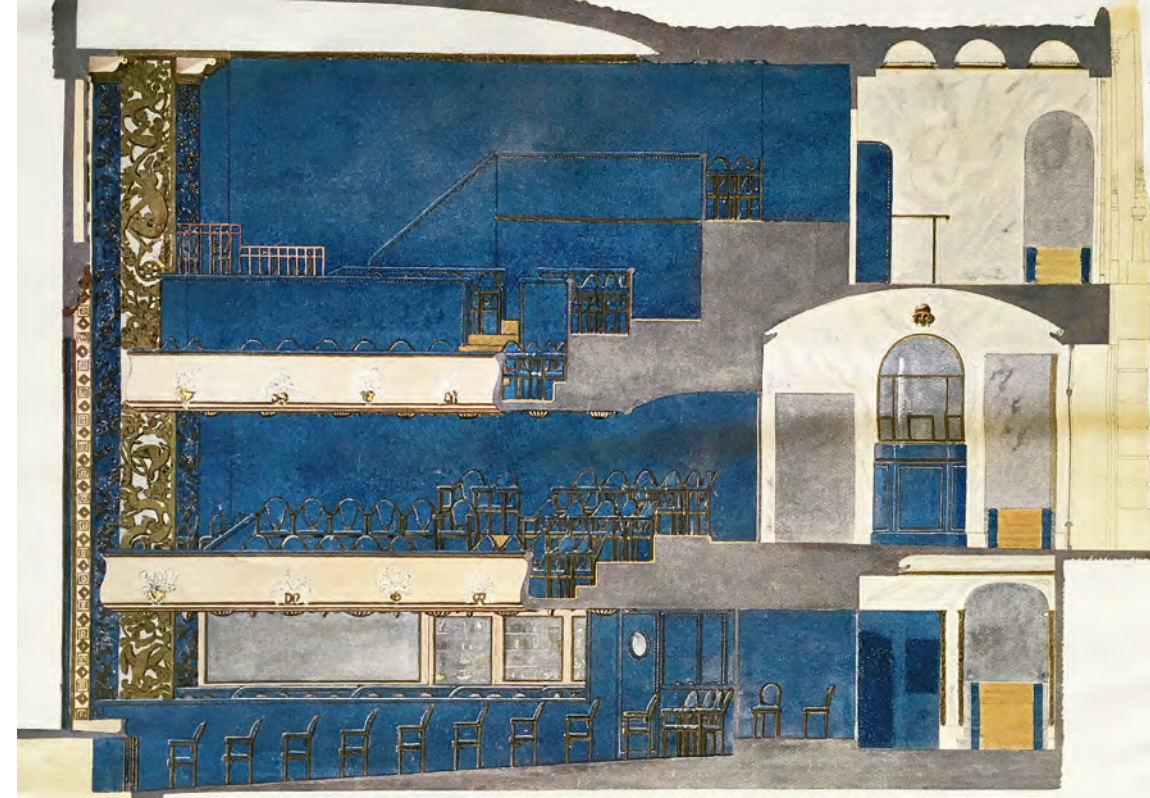
- 200 **CARTES**
- 205 **CATALOGUE DES LIEUX DE SPECTACLE EN ÎLE-DE-FRANCE**
240 salles recensées et leur notice
- 240 **RÉPERTOIRE/INDEX**
- 249 **NOTES**
- 260 **BIBLIOGRAPHIE**



FAUTEUILS 1er BALCON
N°s 54 à 92

FAUTEUILS 1er BALCON
CÔTÉ PAIR

LA RÉVOLUTION DE VELOURS
DES SALLES DE SPECTACLE
(1910-1940)



Page de gauche : théâtre Daunou, Paris. Décors Lanvin Décoration. Architecte Auguste Bluysen.

Théâtre Daunou, Paris. Dessin préparatoire pour les décors de la scène. Coupe longitudinale du théâtre publiée dans les *Feuilles d'Art*, 1922.

La lanterne du cinéma Le Grand Rex, Paris. Architecte Auguste Bluysen.

Variations autour du théâtre « bonbonnière » et collaboration étrangère : Auguste Bluysen

Au début des années 1920, Auguste Bluysen signe la construction du théâtre Daunou (1921) puis de la Michodière (1923-1925). Grâce à sa notoriété bien établie – comme auteur de la tour Lu (1909) à Nantes, des casinos de Granville (1911) et du Touquet-Paris-Plage (1913) – il est choisi pour ériger, à deux ans d'intervalle, ces deux théâtres, enclavés entre des immeubles de rapport : un véritable « tour de force⁶⁰ ». Ses procédés modernes, dont il publiera les grandes lignes en 1931⁶¹, satisfont aux « besoins de rapidité ou d'utilisation fractionnée du bâtiment, notamment des sous-sols et rez-de-chaussée qu'on aménage aussitôt faits sans attendre l'achèvement des étages supérieurs⁶² ». Ainsi, bien que les plans (voir coupe ci-dessus) des deux édifices, en béton armé, conservent les caractéristiques du schéma italien, ils s'adaptent aussi aux servitudes des terrains. Bluysen parvient à insérer les bâtiments dans le tissu urbain, en creusant le sous-sol pour y installer la scène et l'orchestre. L'accès aux théâtres depuis la rue se fait ainsi au niveau du premier balcon. Les scènes, faute d'espace, ne sont pas machinées et ne disposent pas de cintres. Seul un système de poulies pour la Michodière permet de monter les décors. Afin d'offrir le maximum d'ampleur à la salle, Bluysen restreint les dégagements et les foyers de ces petites « bonbonnières », dédiées au répertoire de boulevard, vaudevilles et comédies légères, dont les vedettes sont les comédiennes Jane Renouardt (Daunou) et Yvonne Printemps (Michodière), également directrices des lieux⁶³. Au-delà de leurs qualités techniques et fonctionnelles, ces deux réalisations, avatars modernes des théâtres à l'italienne, ont marqué l'architecture de la période pour leur mise en œuvre audacieuse et leur décor avant-gardiste exceptionnel conçu par des maîtres de l'Art déco : Armand-Albert Rateau pour la maison Lanvin à Daunou (voir p. 80), J.-E. Ruhlmann à la Michodière (voir p. 84).

À la fin de la décennie, Bluysen s'impose comme un des tenants de l'architecture privée (lauréat de la Grande Médaille de l'architecture privée en 1933), « adaptant chaque fois son souple talent aux exigences du demandeur⁶⁴ ». Lorsque Jacques Haïk lui confie la réalisation du Rex (projet 1929, réalisation 1931-1932), selon un programme américain conçu par l'ingénieur J. Ebersson, il est au faite de sa carrière. Cette réalisation grandiose (3 500 places), absolument nouvelle sur le sol européen, tant dans son concept que dans son élaboration, est unanimement saluée et demeure aujourd'hui l'unique témoignage de « salle atmosphérique » sur le territoire francilien (voir p. 110).





40

Hôtel du Collectionneur,
architecte Pierre Patout,
directeur artistique
Jacques-Émile Ruhlmann.
Exposition des arts décoratifs
de 1925.

Grand salon de l'*Hôtel du
Collectionneur* par
Jacques-Émile Ruhlmann
et Albert Porteneuve.

DE L'HÔTEL DU COLLECTIONNEUR À LA SALLE DE SPECTACLE

En 1925, l'Exposition internationale des arts décoratifs et industriels modernes de Paris offre à J.-E. Ruhlmann une occasion exceptionnelle d'accroître sa renommée. L'*Hôtel du Collectionneur*, pavillon édifié par l'architecte Pierre Patout, et dont il assure la direction artistique, constitue une œuvre d'art totale. Il est encensé par la critique et connaît un réel succès public, une consécration : « Quand un art monte à la hauteur où atteint celui de M. Ruhlmann, il est hors d'atteinte¹²⁵ ». Dans chaque pièce, il expose plus d'une quarantaine d'artistes de premier plan tels qu'Émile-Antoine Bourdelle, Joseph Bernard, Jean Dupas, François Pompon, Charles HIRON, Henri Rapin. Il confie la réalisation des portes et garde-corps en fer forgé à Edgar Brandt, les céramiques extérieures à la maison Gentil et Bourdet et se charge de la peinture, la dorure et la miroiterie. Ces collaborations réussies auront été décisives pour le décorateur, qui les prolonge jusqu'à sa mort (prématurée) en 1933. En outre, les éléments de décor conçus pour l'*Hôtel du Collectionneur* sont à la base de l'ossature d'un catalogue artistique et formel dans lequel il puisera pour ses réalisations ultérieures.

Sa carrière propulsée par l'Exposition de 1925, il est rapidement choisi pour aménager et participer au chantier de nouvelles salles de spectacles. Cette part non négligeable de son œuvre demeure moins connue du fait de la disparition, parfois très récente, de nombre de ces décors.

Le premier lieu de spectacle pour lequel Ruhlmann élabore un programme décoratif est le théâtre de l'Empire, situé dans le quartier de l'Étoile. Une série de gouaches, conservée au musée des Années 1930, garde la trace de ce travail. Traits de pinceaux, alliances de couleurs, formes géométriques se mêlent pour créer l'atmosphère du lieu. Ruhlmann propose plusieurs versions aux tonalités différentes¹²⁶. Le théâtre de l'Empire a été entièrement détruit en 2005 par un incendie. En 1925, l'architecte Bluysen confie à l'entreprise Ruhlmann l'aménagement intérieur et la décoration du théâtre de la Michodière (voir p. 84). À l'exception du fronton de scène, commandé au sculpteur Henri Navarre, la salle est entièrement décorée par Ruhlmann qui la couvre de rinceaux fleuris. Des descriptions attestent la persistance de ces décors jusque dans les années 1990, avant leur disparition. Pour la composition générale, Ruhlmann replace des motifs qu'il affectionne et qu'il décline dans ses carnets de croquis, tels les losanges pour les portes et les miroirs.

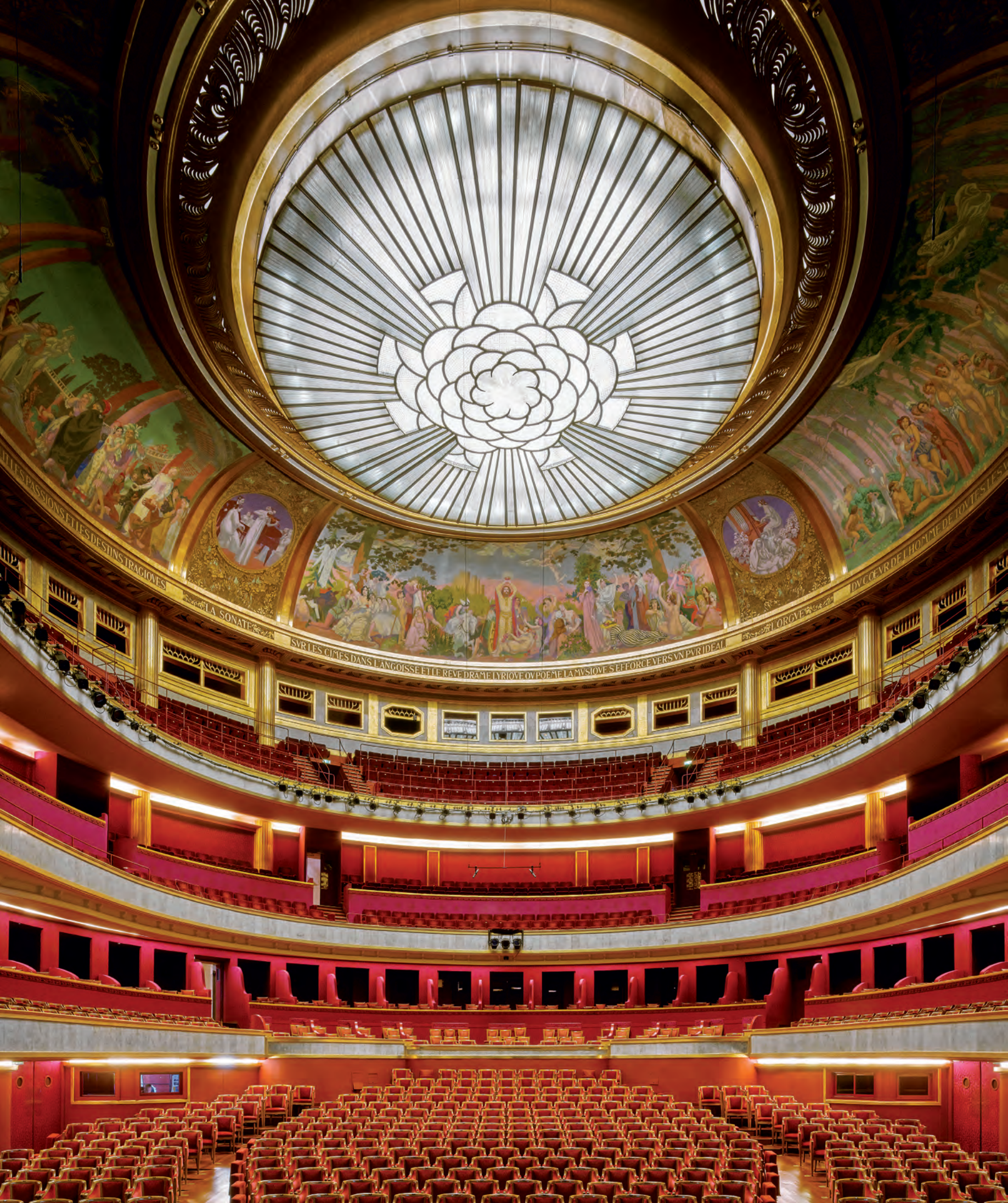
Page de droite ; vue actuelle
des loges.
Décors (vantaux des portes,
miroir, frise) de Jacques-Émile
Ruhlmann.



Projet pour le théâtre/
music-hall Empire à Paris
(1923, détruit), aux dominantes
bleu-vert.

Détail des loges du théâtre de
la Michodière, papier peint
signé Ruhlmann.





THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

« La scène à faire est faite! »

Paris 8^e, 15, avenue Montaigne.
Auguste et Gustave PERRET architectes

Le théâtre des Champs-Élysées n'aurait jamais vu le jour sans l'obstination de Gabriel Astruc, grand organisateur de concerts dans le cadre de la Société musicale qu'il avait fondée en 1904. Soutenu par des compositeurs de renom, parmi lesquels Claude Debussy, Camille Saint-Saëns, Gabriel Fauré, Paul Dukas et Pierre Lalo, ce mélomane passionné proposa en 1906 de construire à Paris un palais philharmonique combinant plusieurs salles de gabarits différents¹. Il s'agissait de doter la capitale d'un équipement moderne à la hauteur de ce qui se faisait dans les autres métropoles européennes. Il obtint une promesse de concession de la Ville de Paris pour un terrain situé sur l'esplanade des Champs-Élysées². Les premières études furent conduites par l'architecte suisse Henri Fivaz³, bientôt associé à un jeune confrère parisien du nom de Roger Bouvard. En 1909, à la suite d'une violente campagne contre le projet, la municipalité rompit ses engagements.

À la recherche d'un nouvel emplacement, Astruc jeta son dévolu sur une grande parcelle de l'avenue Montaigne. Bouvard reprit intégralement le projet afin de l'insérer dans le bâti existant, tout en réorganisant sa distribution intérieure. Mais l'esthétique passéiste de l'édifice projeté semblait en désaccord avec la modernité de sa destination culturelle. Gabriel Thomas, qui présidait la société immobilière créée pour construire le nouvel équipement, fit part de ses inquiétudes à son ami Maurice Denis⁴. Le peintre lui suggéra de faire appel à Henry Van de Velde, directeur de l'École des arts décoratifs de Weimar, ville pour laquelle il avait conçu peu auparavant un théâtre⁵. Invité, en juin 1910, comme architecte-conseil, Van de Velde améliora le projet de Bouvard, dont il modernisa l'expression. Mais, au moment de construire, plutôt que d'adopter l'ossature métallique préconisée par Eugène Milon (ingénieur proche de Gustave Eiffel recruté, dès 1908, par Gabriel Thomas), il voulut explorer une solution technique alternative. C'est par l'intermédiaire de son compatriote, le peintre belge Théo Van Rysselberghe, qu'il entra en contact avec les frères Perret.

Page de gauche : Vue générale de la salle et de la coupole, voûtures ornées d'une frise allégorique de Maurice Denis, 1911-1913.

Vue générale de l'édifice. Bas-reliefs d'Antoine Bourdelle.





Yvonne Printemps dans la pièce *Du côté de chez Proust* de Curzio Malaparte. Paris, théâtre de la Michodière, novembre 1948.

À l'intérieur, le talent de Jacques-Émile Ruhlmann, auteur des décors du restaurant Le Drouant tout proche, répond toutefois aux présupposés décoratifs des théâtres à l'italienne. Les tonalités rouges et chaleureuses des murs offraient une atmosphère feutrée. Si, malheureusement, les arabesques florales dessinées par l'artiste ont depuis disparu, le cadre de scène à cannelures, autrefois couleur vieil or, magnifie toujours la salle. Investissant tous les espaces et malgré le souci d'économie lié à l'opération, Ruhlmann décline un vocabulaire décoratif de style Art déco, alternant motifs de vasques et fleurs stylisées.

L'aménagement de l'éclairage se révèle ici « abondant et intelligemment combiné⁶⁴ » par le célèbre décorateur, qui s'attache les talents de créateurs de luminaires d'art renommés. L'entreprise Perzel produit appliques, plafonniers et autres installations d'éclairage indirect complétant les décors. Ruhlmann charge Henri Navarre du décor du front de scène. Membre de la Société des artistes décorateurs, formé à la sculpture sur bois, l'artiste était profondément attaché au travail artisanal. En témoigne ce bas-relief, inspiré de la *Commedia dell'Arte*, qui sonne comme un écho aux paroles qu'il aimait à répéter : « Tout part des mains⁶⁵ ».

Depuis sa création, le théâtre de la Michodière a connu une succession de propriétaires et d'administrateurs qui ont œuvré à la sauvegarde de son cachet d'antan. Il s'affiche désormais comme une des salles parisiennes dont les éléments (hall, vestiaires, bars, etc.) sont les mieux conservés. En témoigne la loge de la célèbre comédienne Yvonne Printemps, mémoire de l'âge d'or du théâtre, qui constitue un bel hommage à l'ancienne directrice de l'établissement : petite pépite patrimoniale parfaitement préservée.

Julie FAURE



Page de droite : Détail du foyer inférieur et amorce d'un des escaliers menant au rez-de-chaussée.

Vue de la loge d'Yvonne Printemps. Grand cabinet de toilette et divan d'inspiration néo-classique.





Loges et vestiaires à costumes.



La scène. Salle actuelle disposée pour les diners-spectacles.

En 1924, la revue inaugurale, *New-York Montmartre*, met en scène les Girls de Gertrude Hoffmann, célèbre troupe américaine. C'est une première à Paris ! Et un triomphe ! Un an après, Mistinguett, la grande vedette de l'époque, s'installe au Moulin Rouge et monte avec Jacques Charles, directeur artistique renommé, des revues qui feront date. Malgré tout, la crise du music-hall rattrape le Moulin Rouge, et moins de quatre ans après sa renaissance, il ferme ses portes en août 1929 afin d'être transformé en cinéma. Le promenoir est supprimé, comme les décors, le balcon reconstruit, et la physionomie de la salle totalement modifiée.

Le spectacle s'installe (et demeure jusqu'à aujourd'hui) dans l'ancienne taverne rebaptisée Bal du Moulin Rouge. La nouvelle formule de diner-spectacle attire une cliente internationale et s'impose définitivement. Le grand changement survient en 1954 sous l'égide de l'architecte Jacques Peynet¹⁹, spécialiste des cinémas, qui redessine entièrement la façade de l'établissement et signe de nouveaux décors inspirés des grandes heures de la Belle Époque.

Depuis, les ailes lumineuses du Moulin Rouge continuent de tourner, d'éclairer les nuits parisiennes et d'incarner l'art de la fête et du divertissement parisien aux yeux du monde entier. La famille Clérico, qui dirige cette entreprise privée depuis quatre générations, veille à la continuité de son histoire et à la pérennité de son avenir.

Julie Faure

« Avec l'aimable autorisation de la société Bal du Moulin Rouge. Moulin Rouge® est une marque déposée de Moulin Rouge. »



SALLE DES FÊTES DE LA MAIRIE DE VINCENNES

« Une merveille qui mérite d'être connue²³² »

Vincennes, 53 bis, rue de Fontenay.
Henry QUAREZ et Gustave LAPOSTOLLE architectes. Protégé

Dans les années 1930, l'hôtel de ville de Vincennes n'est plus adapté à la taille de la population, qui a doublé depuis sa construction en 1891, atteignant 46 000 habitants. Le maire Léon Bonvoisin en entreprend donc l'agrandissement selon le projet et les plans d'Henry Quarez et de Gustave Lapostolle. Les architectes communaux ont la lourde tâche de réaliser – avec succès – la fusion du nouveau et de l'ancien bâtiment. Ils inaugurent un chantier moderne et remarqué²³³ où le béton est largement utilisé tant pour les fondations que pour l'ensemble des structures intérieures. Si le respect du style de l'édifice ancien s'affiche sur les nouvelles façades, le parti adopté pour les décors s'inscrit résolument dans le mouvement Art déco alors à la mode.

Au sein de ce nouveau complexe, une salle des fêtes est créée, comprise et conçue dans un vaste ensemble qui inclut le majestueux escalier d'honneur, à deux volées droites, et la monumentale coupole vitrée, pièce maîtresse du bâtiment. Au deuxième étage, une « galerie de pourtour [pouvant] former promenoir²³⁴ » achève la création d'un espace de transition digne d'un grand théâtre. Les revêtements au sol, richement colorés, à l'emblème de la ville, sont dus aux établissements Gentil et Bourdet, dont les créations ornent nombre de théâtres.

Ce nouvel espace d'apparat aux dimensions imposantes impressionne les visiteurs dès le palier. Les trois grandes portes d'entrée, surmontées de magnifiques impostes en bronze réalisées par les ateliers Brandt, célèbrent la Poésie, la Danse et la Musique et rappellent l'usage des lieux. À l'intérieur de la salle des fêtes, le sculpteur George Saupique orne les dessus-de-porte et fenêtres d'allégories du Commerce et de l'Industrie encadrant les armes de la ville. L'Instruction et le Travail sont représentés par des scènes de calculs, de lecture et d'apprentissage. Les portes d'entrée sont magnifiées par trois loggias qui dominent l'espace, formant tribunes pour accueillir musiciens et invités de prestige. À cette profusion de décors sculptés s'ajoutent, sur les retombées du plafond, des peintures sur toiles marouflées, évoquant l'histoire de Vincennes et de son château. Ce riche programme décoratif orchestré par Alexandre Urbain, maître d'œuvre, est le fruit

Page de gauche : galeries de l'escalier d'honneur menant à la salle des fêtes. Coupole de l'entreprise Dindeleux en pavés de verre.



Allégorie de la Musique.
Imposte en bronze.
Atelier Brandt.



Vue générale de la salle des fêtes.



SALLES DE SPECTACLE DES CITÉS-JARDINS

Disséminer les « demeures de la joie pure, de la saine distraction²⁵¹ »

La pensée utopiste et progressiste qui préside à la création des cités-jardins ambitionne d'offrir les équipements culturels, sanitaires, sociaux, commerciaux et sportifs nécessaires à l'épanouissement des résidents. Les salles de spectacle deviennent de véritables lieux de vie où s'exprime, avant l'heure, une des toutes premières formes de démocratisation culturelle. Leur présence, au cœur de ces quartiers satellites nouvellement créés, a valeur de manifeste.

Transformées au fil des décennies, elles restent pour la plupart en activité²⁵². Si les extérieurs ont conservé leur volume et leurs décors, leurs intérieurs ont souvent été remaniés et ne laissent guère présager de leur physionomie d'origine. Leur position, le plus souvent centrale et stratégique dans l'organisation du tissu urbain²⁵³, témoigne de leur place éminente dans la conception de ces cités. Toutes ont marqué leur territoire et, pour l'une d'entre elles au moins, l'histoire du théâtre en France : elles éclairent d'une manière particulière l'identité des cités-jardins qu'elles animent encore aujourd'hui²⁵⁴.

Page de gauche : le théâtre de la cité-jardin de Suresnes. Façade et parvis.

SALLE DU CENTRE ALBERT THOMAS (THÉÂTRE JEAN VILAR)

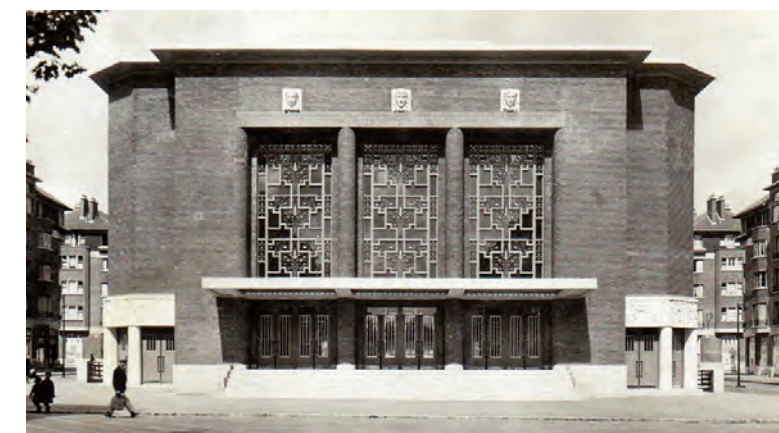
Suresnes, 16, place Stalingrad.
Alexandre MAISTRASSE architecte.



Dans la cité-jardin de Suresnes, Alexandre Maistrasse, dont c'est l'œuvre maîtresse, donne au théâtre (dénommé par l'architecte, sur les plans de 1936, « centre social ») un rôle structurant dans la composition de la cité et une taille volontairement hors d'échelle. Inauguré en 1938, l'édifice est conçu comme un vaste centre de loisirs où les salles de réunion et de répétition se déploient sur l'ensemble du bâtiment comme autant d'annexes de la grande salle de spectacle d'une capacité de 1 200 places. Il s'agit d'offrir à la population « un « poumon » pour la vie associative et culturelle en même temps qu'un monument²⁵⁹ ». L'architecte offre à la façade monumentale un rythme ternaire scandé par l'alternance des piles de briques et des décors de ferronneries. L'ensemble

Gérard Philippe interprétant *Le Cid* de Corneille. Festival de Suresnes, novembre 1951.

Le théâtre. Vue ancienne.



est coiffé d'une corniche et les baies, de mascarons, évoquant le théâtre antique comme un rappel à l'histoire de la pratique. René Letourneur orne les entrées latérales de bas-reliefs qui constituent un des fleurons de son œuvre et témoignent de son goût pour la pensée grecque. L'artiste propose néanmoins des sujets originaux : allégorie de la gravité, de l'amour et du geste, qui contrastent avec l'iconographie habituelle des théâtres de la même période.

A

ANDRÉSY (78)

THÉÂTRE CINÉMATOGRAPHIQUE. 1^{er} quart du 20^e siècle. Rue du Maréchal-Foch, 16. Remanié. Architecte inconnu. Non protégé.

ALFORTVILLE (94)

TRIANON (Le). Années 1930. Rue des Camélias, 1. Remanié. Architecte inconnu. Non protégé.

CASINO CIGALE. 2^e quart du 20^e siècle. Quai d'Alfortville, 28. Remanié. Architecte inconnu. Non protégé.

ARGENTEUIL (95)

MODERN-CASINO. 2^e quart du 20^e siècle. Rue Henri-Barbusse, 120. Remanié. Architecte inconnu. Non protégé.

CASINO D'ORGEMONT. 1928. Rue d'Orgemont, 18. Remanié. André CORDONNIER¹ architecte. Non protégé.

Le Casino, ouvert le 3 novembre 1928², conserve ses éléments de façade (moulurations, céramiques, menuiseries de fenêtres...). Le couronnement en pas de moineaux et l'avant s'avèrent fréquents pour les salles du pourtour parisien. L'établissement rappelle les nombreux bals d'Orgemont. Aujourd'hui, il est le siège d'une société de techniques d'arrosage.

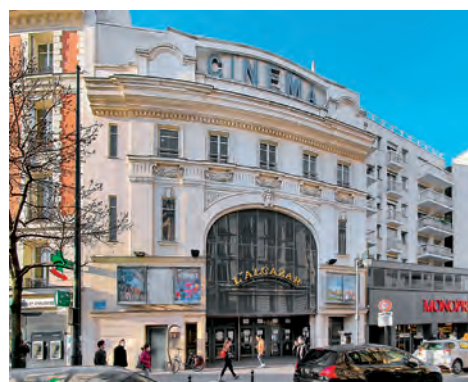
SALLE DU PATRONAGE SAINT-GEORGES (gymnase). 1931. Rue Henri-Barbusse, 16-18. Remanié. Albert GUILBERT³ architecte. Non protégé. Après la Grande Guerre, qui avait décimé ses effectifs, l'abbé Joseph BATUT et Georges GUILBERT redressent le patronage Saint-Georges. Ses succès sportifs locaux en ont fait une institution reconnue au sein des associations communales⁴.

Le théâtre cinématographique, imposant édifice tout en longueur inauguré en 1931, est la meilleure preuve de cette assise. Malgré son retrait de l'espace public, sa séquence extérieure d'entrée frappe par la succession de deux escaliers et la mise en abyme du porche. En effet, s'adossant au mur-pignon, un avant-corps intégrant la cabine de projection reprend sa géométrie stylisée, accusée par le renforcement incorporant un oculus octogonal. Une structure en béton scande les murs latéraux.

L'établissement n'était plus utilisé après la Seconde Guerre mondiale et a été finalement réaménagé en gymnase dans les années 1960.

ASNIÈRES-SUR-SEINE (92)

ALCAZAR. 1922. Rue de la Station, 1. Remanié. Maurice FILDIER⁵ architecte. Protégé (P.L.U.). Ce théâtre cinématographique néo-classique de 1922 a été géré par Jean-Marc LESCURE. Son fils Jean, écrivain, en a fait une des premières salles d'art et d'essai de la couronne parisienne. La façade ne préserve qu'une partie des modénatures d'origine. L'intérieur néo-classique décoré, à balcon, a été divisé en trois salles vers 1970.



ALHAMBRA. 1^{er} quart du 20^e siècle. Rue Pierre-Durand, 11. Remanié. Architecte inconnu. Non protégé.

***SALLES DU CENTRE ADMINISTRATIF** (théâtre Armande Béjart). 1935. Place de l'Hôtel-de-Ville, 16. Remaniées. André-Marius CHEVALLIER et Maurice LAUNAY architectes. Protégées (P.L.U.). L'actuel théâtre Armande Béjart forme la salle des fêtes principale du centre administratif d'Asnières, construit pendant les travaux d'aménagement du maire Ernest BILLIET. Les architectes communaux livrent en 1935 cet édifice à la façade mêlant traits classiques et architecture rationnelle.

Le hall d'entrée donne accès à « un grand escalier d'honneur [conduisant au] foyer du premier étage, très remarquable par ses proportions harmonieuses : les deux galeries superposées qui desservent les balcons des salles, et qui s'ouvrent sur le foyer par un large escalier sont d'un effet très remarquable⁶ ». Les luminaires jouent particulièrement dans l'unité de cette séquence d'introduction aux deux salles de spectacle (alors de 1 500 et 350 places).

Auparavant décorée dans le même esprit, la grande salle, restructurée, comportait un plafond contreventé incorporant un éclairage indirect. Les balcons en façade faisaient office de promenoirs extérieurs. Le mur de scène épuré, sans cadre, était couronné d'une frise de Muses antiques, sculptée par René COLLAMARINI⁷, désormais installée dans la cage d'escalier.



ATHIS-MONS (91)

AUDITORIUM DE PLEIN AIR. Années 1930. Parc d'Avaucourt. Architecte inconnu. Non protégé. En 1929, confronté à l'insuffisance des installations de la commune, le maire d'Athis-Mons, Marius Paquereaux, acquiert le domaine d'Avaucourt. L'édile souhaite transformer l'ancienne demeure en un complexe abritant notamment la nouvelle mairie et un dispensaire.

Le parc devient le lieu de grandes manifestations régionales : deuxième fête de l'Humanité⁸ (1931-1932), salons de l'Habitation et de l'Urbanisme⁹ (1933-1934)... Pour ces occasions, on aménage une clairière en pente, sur l'axe de composition du jardin et en contrebas de la grande terrasse. Au départ, un théâtre de verdure modeste, avec gradins et scène en bois, est installé sur des fondations en ciment¹⁰. Cette réalisation de fortune, devenue probablement insuffisante devant la multiplication des événements sur place, laisse place après 1933 à un auditorium en béton armé.

Cette infrastructure, bien préservée, dresse une conque acoustique flanquée de deux annexes destinées aux loges et aux locaux de service : leur accès s'effectue depuis les extrémités de la scène. La disposition des volumes construits concentre le regard vers la conque. Des corniches couronnent les bâtiments. Le pavement, en grès cérame cassé, agrmente la dalle en béton

légèrement surélevée par rapport au terrain. La déclivité du parc a encouragé l'installation de gradins fixes, avec bancs en ciment. Depuis les années 1990, le site connaît un regain d'activité, grâce au dynamisme conjugué des artistes de rue et du mouvement Street Art, qui l'investit régulièrement avec des œuvres originales déclinant des thèmes variés : urbain (1996), fausses ruines aztèques (2005), trompe-l'œil (2012).

AUBERGENVILLE (78)

CASINO D'ÉLISABETHVILLE (église évangéliste). 1927. Boulevard de la Plage, 7. Remanié. Architecte inconnu. Compris dans un ensemble patrimonial (P.L.U.).

Inauguré le 31 juillet 1927, cet établissement à la physionomie extérieure inhabituelle renvoie au régionalisme (normand). Il exprimait les différentes parties du programme : salle de jeux en sous-sol, dancing au rez-de-chaussée et théâtre cinématographique aux étages. Sa conversion en temple évangéliste l'a transformé¹¹. L'ancienne salle des fêtes de Porcheville, non loin, adopte également un vocabulaire régionaliste, davantage modernisé.



AUBERVILLIERS (93)

***SALLE NOTRE-DAME DES VERTUS** (association les Poussières). 2^e quart du 20^e siècle. Rue des Noyers, 6. Architecte inconnu. Non protégé. Ce patronage en retrait de la rue, érigé vers 1930, conserve ses dispositions originales (salle des fêtes avec scène).

AULNAY-SOUS-BOIS (93)

PRADO. Rue Jules-Princet. 2^e quart du 20^e siècle. Remanié. Jean VERNEUIL¹² architecte. Protégé (P.L.U.).



***THÉÂTRE DE VERDURE.** 2^e quart du 20^e siècle. Avenue Dumont. En bon état. Architecte inconnu. Non protégé.

Cet ouvrage rappelle, malgré son allure modeste, que la commune accueillait un des plus anciens théâtres en plein air établis en couronne parisienne. Animé de l'idéal de Maurice Pottecher, Jules PRINCET, dramaturge alors célèbre, inaugure en 1906 le théâtre des Champs. Refusant les artifices habituels du genre, il organisait avec des acteurs amateurs locaux des pièces en plein air, sans décors, connaissant un certain succès. Les représentations se sont poursuivies après sa mort en 1924.

La structure reprend les dispositions des auditoriums élevés dans les années 1930, avec un demi-sous-sol incorporant un local, sur lequel repose la scène. Cependant, celle-ci ne comprend pas de coque acoustique, et est délimitée par une maçonnerie aux vagues références antiquisantes (arches). Le parc dans lequel il s'établit, propriété de l'abbé Dumont, fut légué à la commune en 1941¹³.



AIVERS-SUR-OISE (95)

SALLE DU CAFÉ-CABARET DE LA PAIX. 1^{er} quart du 20^e siècle. Rue du Général-de-Gaulle, 11. Remaniée. Architecte inconnu. Non protégé.

B

BAGNOLET (93)

SALLE DU PATRONAGE L'ALSACE. 2^e quart du 20^e siècle. Rue Francisco-Ferrer, 17. Remaniée. Architecte inconnu. Non protégé.

BEAUCHAMP (95)

***SALLE DES FÊTES.** 2^e quart du 20^e siècle. Chaussée Jules-César, 153. État inconnu. Marcel FAURE architecte. Non protégé.

Une salle des fêtes a été prévue en parallèle au marché conçu vers 1930 pour pourvoir aux besoins de la commune. Sa façade en enduit et brique se distingue par le retrait de l'étage encadré par des escaliers.



BEAUMONT-SUR-OISE (95)

***BEAUMONT-PALACE.** 1936. Rue Henri-Pasdeloup, 2. Remanié. Architecte inconnu. Protégé (I.M.H.).

Si l'établissement remonte aux années 1910, l'édifice actuel, rendu célèbre par l'émission *La Dernière Séance*, présente une façade épurée à la plasticité alors peu banale. Elle se veut l'introduction à un univers bien distinct du quotidien du bourg, celui de l'évasion via le spectacle et le cinéma. Cette modernisation est particulièrement identifiable (inclinaison des parois, forme des portes d'accès) par rapport au reste du bâtiment.

En 1952, son propriétaire, Marius DURIGHELLO, réaménage l'intérieur pour des raisons techniques : nouveaux sièges et plafond aux courbes améliorant l'acoustique, conférant un cachet particulier à la salle¹⁴.

Comme cette dernière risquait de fermer à la fin des années 1980, la commune œuvra pour